

**Hélène
Bertin**

Tohu-Bohu

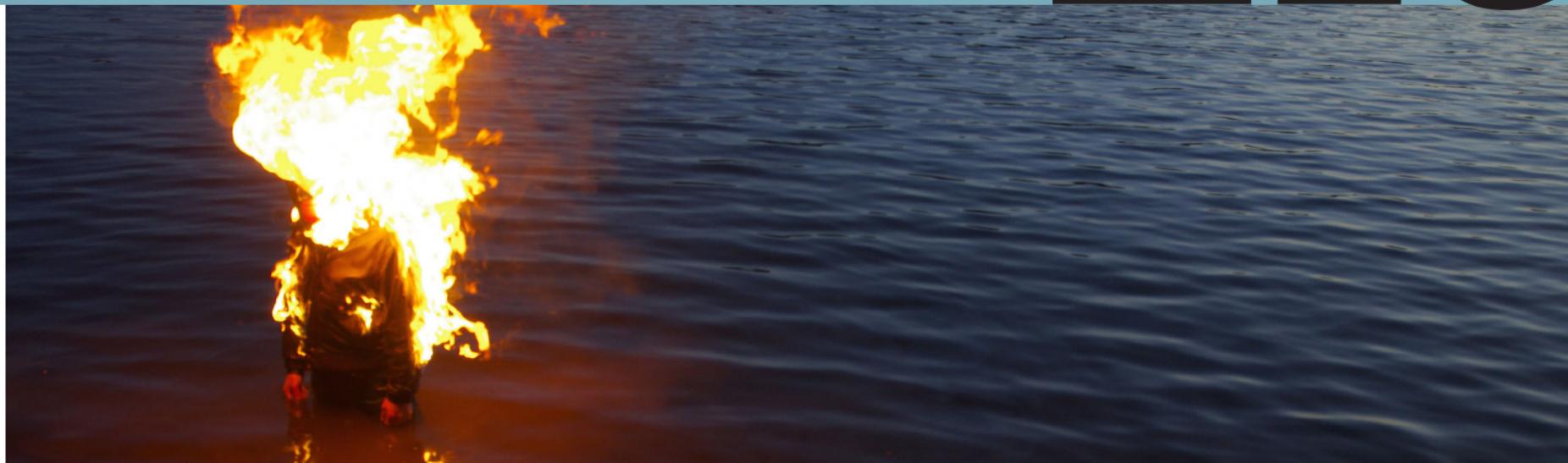
29-05 / 22-08-2021

CAHIER 2021/03

**Julie
Chaffort**

Ombres errantes

119
Le







Hélène Bertin, Tohu-bohu. Julie Chaffort, Ombres errantes.

Pendant tout l'été, les deux expositions monographiques du 19 Crac proposent de renouer de façon immersive avec le vivant sous toutes ses formes : matériaux naturels, formes organiques, paysages, rituels...

Les travaux en céramique d'Hélène Bertin naissent d'un entrelacs de relations et de collaborations. Dans l'espace d'exposition, l'artiste les situe dans des « paysages » (arbre, rideaux de céréales, sables colorés) faisant écho aux territoires à l'origine des sculptures ou aux lieux de leur présentation. Elle y puise une relation directe aux matériaux, une attention à leur transmutation sous l'action des éléments (feu, eau pétrifiante) ou de la main dont la surface de ses objets enregistre la moindre trace et la temporalité. Tout à la fois sculpturaux et utilitaires, ils se nimbent d'une aura cérémonielle, et néanmoins domestique, invitent à la manipulation et à

l'usage. De certaines pratiques ancestrales, elle a aussi développé un goût pour les expériences collectives ou collaboratives, le partage et la transmission des savoirs au sein des ateliers d'artistes et d'artisans.

Quant à Julie Chaffort, c'est en conjuguant image cinématographique, installation plastique et arts vivants (musique, danse) qu'elle interroge notre relation problématique à la nature, et plus particulièrement au paysage. Face à ses images, notre approche traditionnelle, guidée par le point de vue strictement rétinien, extérieur et distancié de la peinture de paysage, se transmue en une plongée sensitive dans les immensités de l'horizon ou dans la substance luxuriante des frondaisons. En quête d'un ressenti primordial, une mutation corporelle s'opère à travers de nouvelles gestuelles et de nouvelles voix, des situations nécessairement déstabilisantes

au sein d'une nature qui ne nous est plus si familière. Un trouble du comportement se profile : on ne sera donc pas étonné de la capacité de l'artiste à improviser des scènes tant avec des acteurs professionnels qu'avec des acteurs amateurs ou en situation de handicap, à même de transmettre l'étrangeté de ces expériences.

Les espaces d'Hélène Bertin et de Julie Chaffort génèrent une décélération temporelle propice à l'attention et à l'affinement de la perception : attention aux gestes ayant engendré ou prolongeant les objets d'Hélène Bertin, aux infimes tremblements et miroitements naturels des paysages de Julie Chaffort, aux récits et aux usages qui y naissent.

Anne Giffon-Selle
Directrice Le 19, Crac

Hélène Bertin

Aux frelons

La fête de l'arbre de Mai*

Au mois de mai, les pluies abondantes ont fini de le gorger d'eau. Il est massif. Une à deux heures de coupe suffisent pour que l'arbre d'une vingtaine de mètres bascule. C'est rapide, sonore. L'espace d'un instant, la stupeur de la chute engourdit le corps des porteurs qui aussitôt s'esquivent en riant. Le peuplier sert pour les allumettes ou le bois de chauffe. Un bois sans noblesse qui, à l'époque, protégeait les champs du vent et ainsi évitait que les fruits ne tombent ou que les cultures ne se couchent. Après la coupe, l'arbre est hissé sur le toit d'un véhicule. Les muscles saillants, le front plissé, les genoux souples, le groupe des porteurs hurle pour accompagner l'effort. Ils démarrent à vive allure, montée de sève et d'ivresse. Le bas du tronc frotte contre le goudron, cortège sauvage à la *Mad Max*.

Du village on voit arriver les porteurs, les habitants se joignent au cortège qui se gonfle alors en procession. Les rues sont étroites et anguleuses, l'offrande d'une tonne menace de briser les fenêtres. Les enfants portent leurs costumes traditionnels, certains jouent du tambour. Des bouquets de genêt et de valériane ornent les rues, abondants, nattés entre les branches, coincés dans l'entrebâillement des vitres des voitures ou serrés au creux des paumes de main. Ce sont des fleurs simples, elles poussent partout ici entre les cailloux. La procession arrive à l'église, on met le bas de l'arbre dans le trou du caniveau et on adosse le tronc contre la façade. Le curé bénit, le maire fait un discours. Les porteurs épuisés rentrent chez eux. Les enfants dansent jusqu'à la farandole.

Cela fait 300 ans que la fête surgit presque d'elle-même chaque année, aussi intense que soluble ; une secousse profonde le temps d'un après-midi.

Hélène se souvient de la force centrifuge de ces rondes, de son corps qui partait en avant et de ses pieds qui ne touchaient plus le sol. Cette fête, elle y participe depuis 30 ans. Elle



la voit aujourd'hui comme une performance dont elle guette la juxtaposition des symboles et la formation des syncrétismes.

Pour elle, la fête perd doucement de sa souplesse. D'année en année on veut un arbre toujours plus grand qui parfois finit par casser. Parce qu'elle a son atelier au cœur du village, elle se questionne sur sa posture d'artiste au sein d'une communauté. Elle décide donc de faire des recherches sur "Le mai de Sainte-Tulle". Elle se base sur son vécu, le fonds photographique de ses proches, les écrits de l'historien du village comme le récit de ceux qui longtemps ont connu cette fête. De cette matière elle fera un conte, dont la piboule (le peuplier en provençal) sera le narrateur. A partir des images qu'elle collecte, elle agrandit parfois certains visages de femmes, en réalité peu présentes dans le cortège des porteurs. Le pouvoir du conte, dit-elle, c'est de passer un vernis inoffensif sur une histoire même si quelque chose en transpire à travers les lignes. Le conte saisit l'événement par le truchement de la fiction pour ne pas laisser l'histoire se fossiliser sous une forme réductrice à l'égard des femmes. Il laisse vivre la

fête tout en y insufflant plus de modernité. Il s'adresse aussi, avant tout, aux enfants qui à leur tour feront perdurer la tradition.

Le conte de la piboule sera édité par La Nòvia, une maison d'édition, un label, mais surtout un groupe d'artistes qui croit en une culture vivante qui se réinvente. La Nòvia travaille à partir de collectages de musiciens traditionnels et fabrique de nouveaux lieux en explorant les musiques expérimentales. Lionel Catelan, graphiste proche de La Nòvia, les accompagne dans la création du conte qu'il pense comme un objet sensible de transmission.

**À Cucuron dans le Vaucluse, on coupe le Mai de Sainte Tulle. Un peuplier que l'on dresse contre l'église. On le fait défiler dans le village, un enfant assis dessus à califourchon. Une fois l'arbre érigé devant l'église, la procession se poursuit avec des chants et des danses. La fête est à la fois païenne et chrétienne (en l'honneur de Sainte Tulle, patronne de Cucuron, qui sauva la cité de la peste en 1720).*



Georges

**Georges Henri Rivière est un muséologue français, fondateur du Musée National des Arts et Traditions populaires (MNATP). Surnommé « le magicien des vitrines », il a joué un rôle important dans la nouvelle muséologie et dans le développement des musées ethnographiques.*

Les propositions de Georges-Henri Rivière* sur les savoirs populaires ont influencé Hélène dans l'appréhension de cette fête et le choix du format du conte. L'art populaire n'est pas seulement un conservatoire de traditions millénaires, il est aussi, comme le disait Claude Lévi-Strauss, à l'occasion de l'inauguration du MNATP en 1937, « un creuset que les foyers cachés de l'âme collective maintiennent en permanence à la température de fusion. » L'exposition d'Hélène fait entre autres référence à la vitrine *Du berceau à la tombe* conçue par Georges-Henri Rivière, dans laquelle sont exposés les costumes et les objets du quotidien illustrant les rites de passage de la France rurale. C'est avec ce même jeu synthétique qu'Hélène s'est amusée à tendre



son exposition comme l'on banderait « l'arc du temps humain ». Pensés en trois parties, les ensembles de sculptures s'adressent aux différents âges : celui de l'enfance, de l'âge adulte, puis de la mort ; la mort, « pas comme un âge mais pas non plus comme une ligne coupée ». Plus on évolue dans l'espace, plus les céramiques exposées ont été cuites à haute température. Au rez-de-chaussée, faïence rouge, cuisson à 980 degrés. A l'étage, grès, cuisson au bois à 1300°. Dans la grotte, les céramiques ont subi une pétrification de quatre mois. L'arc du temps humain est pour elle aussi une histoire de flambée, « une histoire de bougies que l'on souffle ».

Du jus sur la nappe

Les céramiques d'Hélène ne viennent pas seules. Rideau de blé des champs voisins ou bacs de sables du Roussillon ; comme un écho au lieu où les formes ont été façonnées. Parce qu'elles adhèrent toutes à un milieu, ses sculptures ont besoin de rester un peu dans leurs « jus » pour redevenir intimement ce qu'elles

étaient. À Cucuron, elle travaille tout près de Romain Bodart. Lui, compose les nappes sonores qui épaississent l'air des différents espaces. Elle, voit sa musique comme des lunettes de soleil, quelque chose qui altère la vision. La musique de Romain fluidifie les sculptures qui n'ont gardé que l'empreinte d'un mouvement. Elle les fait basculer du statut d'objet statique vers une expression de la durée. Elle insuffle du présent à ces pièces qui convoquent des émotions presque archaïques.

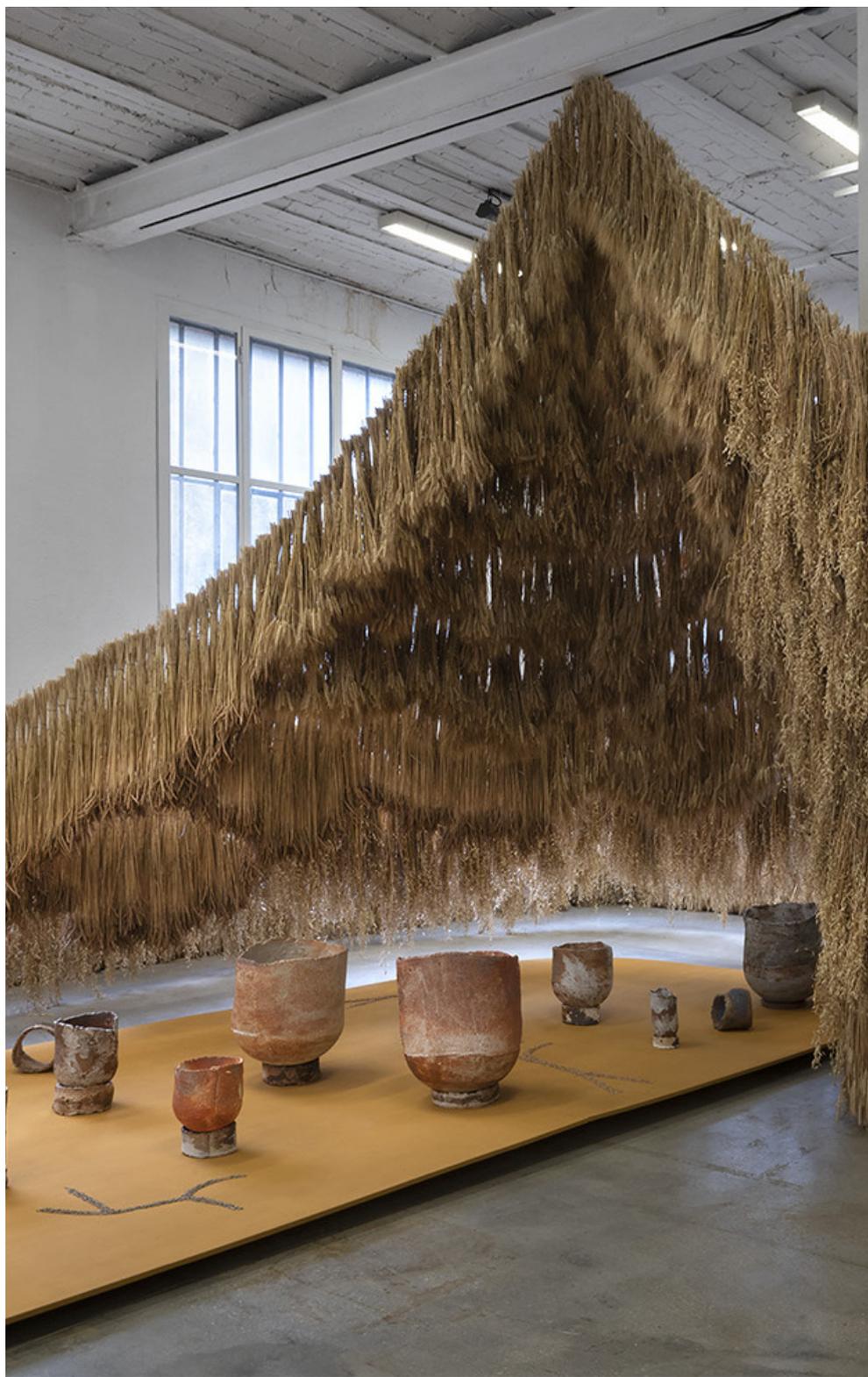
Le jardin juvénile

Le rez-de-chaussée s'adresse aux enfants. Ils peuvent y rester, manipuler les sculptures posées dans des bacs à sable de Provence ou d'Auvergne. Oxyde de fer hydraté pour le jaune, lave séchée pour le rose et le noir. Il y a aussi des râtaeux et des sculptures de bestioles : des bipèdes, des quadrupèdes, des myriapodes et d'autres encore, aux pattes d'un côté plus courtes et de l'autre plus longues. Les sculptures sont drôles, un peu

gourdes. À la fois douces et bancales, elles ont besoin du sable pour se mouvoir ou rester dressées. Une invite au mouvement, à les toucher et à risquer de les casser. Au-dessus des bacs, des cerfs-volants courbes à l'ossature japonaise exhibent leurs ocres – des tableaux comme retournés par la prise au vent – tandis que la bande-son de bruits aériens étirés rythme les gestes des enfants.

Le jardin des paniers

À La Borne* on cuit dans de grands fours de brique recouverts de torchis : une technique de cuisson ancestrale dans des cabanes voûtées. Cela peut durer quarante heures, avaler six stères de bois et prendre une semaine pour refroidir. Lors des nuits de cuisson, il est presque impossible de trouver le sommeil à cause des émanations énergétiques de ces abris de feu. Des flammes se baladent sur les formes incandescentes, les lèchent, c'est aléatoire. La cuisson au bois laisse les sculptures devenir ce qu'elles veulent.



À La Borne, Hélène rencontre Jacques Laroussinie. Elle lui demande comment réussir sa cuisson. Il la regarde et sort en souriant une patte de lapin. De là naît une longue collaboration entre ce magicien céramiste et la jeune artiste superstitieuse. Ils ont travaillé ensemble pendant six mois, se sont apprivoisés, ont bouleversé leur rythme. Il lui ramenait ses sables et elle ses ocres. Jusqu'à l'éblouissement, ils ont observé les flammes presque blanches imprimer l'engobe. De là sont nés des pots comme des paysages cuits, de terre, de cailloux et d'ocre. Le pot est un anti-héros de la céramique : un contenant utile qui bascule douloureusement dans le champ de la sculpture, une forme qui a toujours été là, certainement le premier objet culturel. Il fallait contenir les graines issues de la cueillette dans cet objet discret sans histoire, un orifice, un creux, à la différence de la lance ou de l'arc qui pénètre ou frappe. Dans l'exposition, le contenu est à côté, brins de blés dressés en rideau, coulée de graines éparpillées au sol. Les pots sont sans contenu parce qu'à force de contenir, ils finissent par disparaître. La musique de Romain, comme une vannerie sonore, tresse ensemble le son des cordes

de la viole de gambe et du violoncelle. Cette musique de chambre orchestre la ronde de trois pantins suspendus, carbonisés et fossilisés, aux couleurs minérales et lunaires. Des céramiques de personnages hybrides comme des assemblages d'ex-votos, le bras lâche, la jambe outil, dotés de quelques membres d'espèces animales ou végétales. Les pantins se moquent du sérieux des pots ; ils sont des présences désarticulées, des divinités espiègles qui bousculent ou énervent pour éviter la permanence.

**La Borne est un hameau situé dans le Cher, lieu de création céramique depuis le XII^e siècle, renommé pour sa production de poteries et ses fours de terre.*

Le jardin des voix

“La voix est la seule partie du corps que l'on ne puisse enterrer.

On peut enterrer les cordes vocales ; pas la voix, les ondes enregistrées”.

Ryoko Sekiguchi, *La voix sombre*, 2015, P.O.L.

A Saint-Nectaire, elle a confié ses sculptures aux Fontaines Pétrifiantes : un atelier d'art dans lequel elle dépose ses formes le long d'un escalier de bois plongé en continu sous un mince filet d'eau chargée en calcaire. Doucement, ses sculptures s'épaississent de calcite pour finir étouffées. Les céramiques ont pris la forme d'une dizaine de bulles de bandes dessinées. Elles semblent recracher leur matière pour finir mutiques et coincées. Les bulles sont suspendues à un morceau de bois cintré, relié par des fils de crin de cheval nattés. La sculpture est physique, absente et volatile à la fois, comme une voix. Romain de son côté a samplé des chants de moines enregistrés a cappella. Il en change la texture et la fréquence. Des notes sur un tapis,

isolées comme des onomatopées. La musique et les formes se mêlent dans un grondement commun niché dans le creux de cornes de zébus, lesquelles maintiennent l'équilibre de ce mobile profane.

Je repense aux fleurs à peine posées, prises dans l'entrebâillement des vitres de voitures. Peut-être que c'est de là que vient la simplicité des gestes d'Hélène. Tout avec elle est à peine touché, effleuré, les papiers s'envoient entre ses doigts, la sauce gicle quand elle déplace les assiettes. Dans son atelier il y a ce nid de frelons vide, un cadeau d'anniversaire de sa mère qu'elle garde précieusement. Les frelons secrètent leurs murs de papier aux motifs marbrés, une forme aérienne qui fait oublier le labeur. Ce nid pourrait être une sculpture qui se serait générée elle-même et ne laisserait transparaître que la grâce et non la pesanteur. Hélène charpente ses actions pour pouvoir déplacer des montagnes d'argile et de sable avec nonchalance. Les objets semblent faits d'un seul jet ; ils se soudent à la cuisson ou se gonflent pétrifiés par la calcite. Les ocres sont juste prélevées, les blés

simplement fauchés. Elle laisse ses formes agir sans retenue pour convoquer par leur biais le souvenir diffus de gestes et d'émotions archaïques.

Sarah Holveck.

L'exposition est coproduite par **AWARE : Archives of Women Artists, Research and Exhibitions**, qui a décerné son prix éponyme à Hélène Bertin en 2019. L'exposition *Tohu-bohu* d'Hélène Bertin fait suite à *Cahin-caha* au centre d'art contemporain Le Creux de l'Enfer.





Julie Chaffort

Écologies affectives

Si notre imaginaire produit cette bulle de réalité dans laquelle nous vivons, éprouvons et pensons, la démarche poétique peut, pour ainsi dire, percer la bulle et s'avancer (comme on va à la source) vers les zones inconnues du réel, cet insondable où nous devons encore apprendre à nous tenir debout.

Patrick Chamoiseau –
« Malgré Tout » (2021)¹

Il y a des œuvres qui vous affectent d'une façon si puissante qu'il en devient difficile de traduire ce sentiment et de le verbaliser avec justesse. Lorsque j'ai rencontré un film de Julie Chaffort pour la première fois, ses images m'ont arrêtée. Il s'agissait du film intitulé *Les Cowboys* (2017). La même expérience s'est renouvelée à chaque rencontre depuis. Ses œuvres m'attrapent physiquement et

émotionnellement. Ce que j'ai ressenti à ce moment-là, c'est une émotion identique à celle que je peux vivre face à certaines autres œuvres qui vont d'Antoine Watteau à Edi Dubien, en passant par Kiki Smith, Apichatpong Weerasethakul, Rinko Kawauchi, Frida Kahlo ou encore Pierre Huyghe. Face à l'écran, il me fallait m'asseoir. Il me fallait prendre le temps de comprendre la situation présentée. Il m'était nécessaire d'expérimenter la lenteur, les silences pour entrer dans l'écosystème. Chaque film et chaque installation sont une plongée onirique et sensible dans ce que Carla Hustak et Natasha Myers nomment des écologies affectives. Les œuvres vidéo de Julie Chaffort présentent le plus souvent des humain.es hors des villes, en extérieur, à la lumière du jour. Si j'ai, d'une manière quasi immédiate, aimé la manière dont l'artiste filme les humain.es, ce qui m'interpelle davantage, c'est sa manière de les inscrire dans un cercle bien plus grand, celui du vivant. Elle filme avec la même intensité et le même soin un arbre, un chien, une femme, la neige, le sol, un cheval, le vent dans les cheveux comme dans les herbes hautes, les

étendues d'eau et tous les corps qui peuplent Gaïa, « une actrice, celle qui joue chacune de nos vies et à l'inverse le personnage que chacun de nous s'efforce d'interpréter. »²

Lors d'une conversation, Julie Chaffort m'a confié avoir découvert que les nuages bougent dans le ciel à l'âge de huit ans. Assister à la course des nuages poussés par les vents reste un moment d'émerveillement. Au même âge, elle passe de l'obscurité à la lumière. Elle s'installe à la campagne, se promène avec ses chiens, contemple les champs en étendue. Elle fait l'expérience de l'espace et de l'inconnu. C'est peut-être à ce moment-là qu'elle réalise que l'extérieur, c'est la vie et c'est le temps. Progressivement, elle prend conscience des connections et de l'interdépendance qui existent entre les êtres et les éléments. En ce sens, l'artiste opère des déplacements qui participent d'une déconstruction de l'éternelle opposition fabriquée entre la Nature et la Culture. Un conflit généré par la pensée moderne occidentale pour placer les humain.es à l'extérieur du concept de nature. Assigné.es à l'observation,



à l'exploitation, à la colonisation et à la destruction de ce qui se résume à une simple ressource, les humain.es prennent le dessus et dominant la matière du monde. « Il faut du courage pour délaissier le vieux confort mental et endurer cela. »³ Julie Chaffort fait exploser cette vieille opposition au profit d'une puissante réconciliation : les humain.es, les végétaux, les arbres, l'eau, le ciel, la neige, les herbes hautes, la lumière, le vent, les animaux, la pluie, le feu agissent dans un même lieu, celui du vivant. L'artiste adopte un soin particulier pour filmer cet écosystème où chacun non seulement joue son rôle, mais aussi affecte la présence des autres. Nous assistons ainsi à des scènes inédites qui bousculent joyeusement et poétiquement nos imaginaires encore pétris de cette opposition limitative. Des situations jaillissent. Comme sorties de nos rêves. Elles ne sont pas toujours confortables. Les corps sont parfois mis à l'épreuve à l'intérieur d'un espace-temps qui nous semble infini et où s'entrecroisent l'étrange et l'enchantement. Chaque rencontre est insolite : un homme en costume marche dans l'eau gelée d'un lac ; un chasseur joue du piano dans un bois ; une femme danse le flamenco en



bravant la puissance du vent ; une autre, plus âgée, est vêtue d'un manteau de fourrure, les yeux plissés, elle lutte aussi contre les rafales d'un vent froid ; une meute de personnes augmentées de déambulateurs avance dans une forêt enneigée ; un cheval apparaît entre les arbres, il est immobile et silencieux ; des moutons voguent, pattes liées à une barge ; des humain.es, seul.es ou en couple, apparaissent, immobiles et silencieux.ses dans la forêt, leurs vêtements brûlent par endroit ; une femme chuchote à l'oreille d'un cheval. Les corps, humains et non humains, y sont vulnérables, mystiques, libres et perceptifs. Chaque situation semble provenir ou s'échapper de nos imaginaires les plus secrets. Julie Chaffort met en scène et en œuvre une poésie invisible ou à peine perceptible. Elle nous immerge dans la vie, les vies entremêlées d'un écosystème en mouvement perpétuel et qui atteste de « la jouissance d'être vivants avec d'autres ».⁴

Le langage humain se fait entendre de temps à autre. Il ne prédomine pas. Ce sont les chants, les signaux et les musiques du vivant

qui articulent la relation entre les corps, entre les présences visibles et invisibles. Le chant des oiseaux, celui du vent ou encore des arbres. La musique d'une fanfare, celle du piano ou celle du cor. Les cris et les silences. Les souffles et les respirations. Les murmures et les frémissements. Julie Chaffort nous donne à écouter et à apprivoiser une langue commune. Une langue plurielle qui manifeste les besoins irrépressibles de s'exprimer, de communiquer, de s'affecter les un.es aux autres par nos corps sonores. Les sonorités, le soin et les énergies qui émergent des images, la sensibilité des relations entre les êtres, la fabrication de langages singuliers, de silences expressifs – c'est l'ensemble de ces éléments qui m'affecte profondément. Je ne fais pas ici référence à la profondeur par hasard ou par excès d'émotion. Les œuvres de Julie Chaffort réveillent une mémoire inscrite dans nos chairs, elles remuent quelque chose d'ancestral, d'indicible et de fondamental – quelque chose qui va bien plus loin que les limites de nos propres corps. Quelque chose qui nous dépasse et qui participe d'un chant commun. Peut-être le bruissement d'un

« passé ancestral qui fait de chacun de nos corps une portion limitée et infinie de l'histoire de la Terre, de l'histoire de la planète, de son sol, de sa matière. »⁵

Julie Crenn

1 - CHAMOISEAU, Patrick ; GLISSANT, Edouard. *Manifestes*. Paris : La Découverte, 2021.

2 - AIT-TOUATI, Frédérique ; COCCIA, Emanuele. « Gaïa, la vie en scène » in COLLECTIF. *Le Cri de Gaïa. Penser la Terre avec Bruno Latour*. Paris : La Découverte, 2021, p.11.

3 - CHAMOISEAU (2021, p.7)

4 - HUSTAK, Carla ; MYERS, Natasha. *Le ravissement de Darwin – Le Langage des plantes*. Paris : La Découverte, 2020, p.11.

5 - COCCIA, Emanuele. *Métamorphoses*. Paris : Bibliothèque Rivages, 2020, p.29.

Le film *Printemps* de Julie Chaffort a été réalisé avec le soutien à un projet artistique du Centre national des arts plastiques et produit grâce à la bourse Mécènes du Sud Montpellier/Sète.

Le film *Somnambules* a obtenu le prix de la fondation Bullukian 2015.





Julie Chaffort

Résidence artistes plasticiens au lycée

Julie Chaffort a participé à la résidence « Artistes plasticiens au lycée » initiée par la Région Bourgogne-Franche-Comté et la DRAC Bourgogne-Franche-Comté. L'artiste a collaboré avec les élèves de CAP et de BTS « Mode et couture » du Lycée des Huisselets et les élèves de première « Humanité-Littérature et Philosophie » du lycée Germaine Tillion de Montbéliard. Ensemble, ils ont réalisé des costumes et tourné des vidéos en s'interrogeant sur la possibilité du sauvage dans les paysages du Pays de Montbéliard. Les réalisations seront exposées durant l'événement *C(re)Party!* le 12 juin prochain au 19 Crac.

Julie Chaffort et le 19, Crac remercient les élèves des lycées, les proviseurs M. Thierry Albertoni et M. Pierre Filet et les enseignantes Juliette Jarrige-Barbe, Sylvie Daval, Christine Cattet, Muriel Paris et Myriam Nicolle.



Maxime Delhomme

Résidence artistique au cœur de la Maison de Sésame (Établissement d'Accueil Médicalisé pour adultes porteurs de Troubles du Spectre Autistique - TSA à Bethoncourt). Dans le cadre du dispositif Culture-Santé financé par l'Agence Régionale de Santé et la DRAC Bourgogne-Franche-Comté.

Les équipes du 19, Crac de Montbéliard et de Sésame Autisme Franche-Comté se sont rencontrées autour de valeurs communes : l'ouverture au monde, le soin apporté aux individualités et la bienveillance. Ensemble les deux structures ont co-construit des ateliers de sensibilisation artistique à destination des résidents des différentes maisons de l'association Sésame Autisme (Bethoncourt & Hérimoncourt), à la fois in-situ (foyer d'accueil) ou hors-les-murs (au centre d'art contemporain).

Ensemble, professionnels de la culture et de la santé ont engagé un projet artistique audacieux et créatif grâce au soutien de l'ARS et de la DRAC Bourgogne-Franche-Comté : une résidence artistique au sein même de l'enceinte de l'établissement de santé. A cet effet un conteneur déposé dans le parc de la Maison de Sésame a été aménagé par les soins du 19, Crac en atelier d'artiste. Répondant de façon inédite aux contraintes sanitaires auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés, il a accueilli sa première résidence au mois de mai avec l'intervention de l'artiste Maxime Delhomme qui a travaillé avec les résidents et les professionnels de santé, à des expérimentations artistiques autour de la couleur et de la performance.

A travers ce projet partenarial, les adultes autistes ont pu exprimer leur sensibilité, communiquer, s'ouvrir à l'Autre grâce au support artistique et ainsi lutter contre le repli inhérent aux Troubles du Spectre Autistique (TSA). Ce projet qui dépasse ainsi l'aspect artistique pour devenir thérapeutique a permis la rencontre avec un public, dans une

dimension non pas d'accueil de la différence mais d'accueil « par » la différence. Une restitution sera organisée au mois de juin dans le parc de la Maison de Sésame, où seront conviés familles, collaborateurs et habitants de la ville de Bethoncourt.

Maxime Delhomme participe également au partenariat d'édition mis en place entre la Médiathèque du Pays d'Héricourt et son Fablab Hérilab, et le 19 Crac. Un multiple de vingt sérigraphies a été réalisé en avril 2021.

Maxime Delhomme et le 19, Crac remercient l'association Sésame Autisme Franche-Comté, Baptiste Grenot, Sébastien Dambra, Sébastien Febvay et Maryline Salomon ainsi que les résidents de la Maison de Sésame. Merci également à la médiathèque François Mitterrand d'Héricourt et en particulier à Laura Lefranc et Patrick Hart De Keating pour leurs aide et conseils précieux.



C (re)Party !

Samedi 12 juin à partir de 14h, gratuit.

Expériences décalées, performances sauvages, rencontres dansées et ateliers improvisés, le 19 vous invite à vous retrouver pour fêter l'été. Sur le parvis, dans la rue ou dans nos espaces d'expositions, venez faire des rencontres fortuites avec l'art contemporain. Découvrez les portraits des artistes invités pour l'occasion ▼

Marianne Villière

Artiste française - vit à Nancy.

Dans l'espace commun, sa démarche cherche des points de bascule de manière à inverser des rapports de forces et rendre perceptibles les marges, la biodiversité. Cela l'engage dans des compositions de situations contextuelles et éphémères. Discrètes mais complices, ses interventions proposent une lecture à double tranchant. Au premier abord, le geste semble drôle, léger voire superficiel, pour ensuite nous faire face avec brutalité.



SARAH GRANDJEAN @BERTRAND RICCUTTI

Bye Bye Peanuts

Plasticiens culinaires, performers - vivent à Dijon.

Depuis quelques années maintenant le duo Bye bye Peanuts, composé de Violaine Truchetet & Jean-Baptiste Bonhomme, ne cesse d'explorer les différents territoires qui oscillent entre l'Art, le Design culinaire, la Performances ou encore la scénographie. Passionnés de cuisine, ils créent des "objets" comestibles qui répondent soit à la sémantique du travail d'un artiste le temps de son vernissage, soit à des invitations en tant qu'artistes lors de performances et autres mises en scènes incongrues qui questionnent notre façon de consommer. Souvent ludiques ou poétiques, les interventions de Bye bye peanuts placent de manière systématique le spectateur au centre de la démarche créative invitant celui-ci à construire et réfléchir à sa manière de manger ainsi qu'à découvrir ou redécouvrir le goût des aliments.



MARIANNE VILLIÈRE, ALOUETTE GENTILE ALOUETTE, DÉAMBULATION SONORE. ©FREDERIC MERCENIER

Sarah Grandjean

Danseuse, performeuse, penseuse, sa pratique se situe entre sculpture sauvage, sociologie, anthropologie et chorégraphie. En janvier 2020 elle fonde avec Nathalie Bonafé la compagnie Demeure Drue établie à Metz.

À travers le corps dansé et la sculpture, Sarah Grandjean tente de trouver des analogies concrètes à des approches philosophiques et micropolitiques. Ses rituels transdisciplinaires et in situ redonnent un sens nouveau à chaque geste alors que sont à présents contrôlés, voire proscrits, les rassemblements, l'engagement spirituel, ou l'identité d'une communauté. Ses performances construisent, vivent et font vivre en faveur d'une réconciliation et d'une célébration.



MUSÉE DE L'ABBAYE DE SAINT-CLAUDE, NOV 2019.

AUTOUR DES EXPO- SITIONS

TOUT PUBLIC }

Visites accompagnées des expositions. ✓

Le premier dimanche du mois, gratuit.
— 6 juin, 4 juillet et 1^{er} août à 15h30.

Visites de groupes adultes. ✓

Groupes d'amis, associations, CE, le 19 vous propose des visites sur mesure. Un moment privilégié de découverte de l'art contemporain dans un haut lieu du patrimoine industriel de la région.
— Gratuit, sur réservation au 03 81 94 13 47 ou mediation@le19crac.com.

Expériences à vivre. ✓ Cet été, le 19, Crac vous propose de vivre les expositions *Tohu-bohu* et *Ombres errantes* à travers des expériences participatives et innovantes qui ouvriront le champ des possibles offert par l'art contemporain. Le principe des *Expériences à vivre* est de se laisser surprendre lors de sa visite et d'expérimenter de nouvelles approches de l'art : sensibles, actives et collaboratives. Seul, en famille ou entre amis, rendez-vous chaque semaine avec une nouvelle proposition des médiateurs du 19.

— Dimanche 4 juillet, mercredis 21 et 28 juillet ; mercredis 4, 11 et 18 août à partir de 14h.
— Gratuit, réservation conseillée.
— Plus d'informations sur le19crac.com et sur notre page Facebook.

RENDEZ-VOUS }

Rencontre avec les artistes Hélène Bertin et Julie Chaffort ✓

Dans le cadre de la Quinzaine de l'art contemporain organisée par Seize Mille, réseau art contemporain Bourgogne-Franche-Comté. A l'occasion de l'ouverture des expositions *Tohu-Bohu* et *Ombres errantes*, le 19 Crac vous invite à un temps d'échange avec les deux artistes.
— Vendredi 28 mai de 17h à 19h.

Club sandwich vidéo invite

AWARE. ✓ Le 19, Crac donne carte blanche à AWARE pour une programmation vidéos dédiée aux artistes femmes. L'association *AWARE Archives of Women Artists, Research and Exhibitions* travaille depuis 2014 à rendre visibles les artistes femmes des XIX^e et XX^e siècles. Hélène Bertin a été lauréate du prix AWARE en 2019.

— Samedi 21 août de 18h à 20h.
— Gratuit, sur réservation au 03 81 94 43 58 ou mediation@le19crac.com.

Focus

C (re)Party ! ✓ Expériences

décalées, performances sauvages, rencontres dansées et ateliers improvisés, le 19 vous invite à vous retrouver pour fêter l'été. Sur le parvis, dans la rue ou dans nos espaces d'expositions, venez faire des rencontres fortuites avec l'art contemporain.
— Samedi 12 juin à partir de 14h.
— Gratuit, programme détaillé à venir.

SCOLAIRES ET PÉRISCOLAIRES }

Des visites et ateliers adaptés au niveau des élèves et à vos projets pédagogiques, au plus proche des œuvres d'art.

— Visites et ateliers gratuits sur réservation au 03 81 94 13 47 ou mediation@le19crac.com.
— Dès l'ouverture de l'exposition, retrouvez un dossier pédagogique complet pour préparer votre visite sur www.le19crac.com.

JEUNE PUBLIC }

Atelier jeune public. ✓ Visite et atelier pour les 6 à 12 ans qui souhaitent exercer leur regard et s'initier à une pratique artistique.
— Mercredi 23 juin de 9h à 12h.
— 7€, sur réservation.*

Stage vacances – Une sculpture à nicher. ✓

Qui sont les hôtes des parcs et jardins ? Ouvrez l'œil, tendez l'oreille : tu découvriras vite diverses espèces d'oiseaux tout autour du centre d'art. à toi d'utiliser tes connaissances pour inventer une sculpture-mangeoire indispensable aux oiseaux de la ville.
— Atelier arts plastiques pour les 7-12 ans, 30€, sur réservation.*
— Vacances d'été du 6 au 9 juillet de 14h à 17h.

Visite en famille – Festival des Mômes. ✓

Découvrez en famille ce qui se cache dans les coulisses du centre d'art lorsqu'il est fermé au public. Nous vous réservons une découverte du lieu suivie d'un atelier d'arts plastiques.
— Samedi 28 août, de 15h30 à 17h30.
— Gratuit, sur réservation auprès du Festival des Mômes : 03 81 91 86 26.
— A partir de 6 ans.

↑ Réservation* 03 81 94 13 47

ou mediation@le19crac.com
— Tarif : 7€ par atelier, 30€ par stage. Tarifs dégressifs pour les frères et sœurs.
— Forfait annuel : 50€ pour toutes les activités enfants du 19. Ateliers ouverts à partir de deux inscrits minimum.

Prochaines expositions →

Se souvenir du présent, esprits de l'assemblage avec (liste en cours)
Archives des forêts, Nils Alix-Tabeling, Wallace Berman, Michael Buthe, Gaëlle Choisine, Julien Creuzet, Robert Filliou, George Herms, Aurélie Jaubert, Fred Mason, objets vodun de la collection de Gabin Djimassé, Sarah Pucci, Noah Purifoy, Hervé Youmbi.
— 25 septembre 2021 – 16 janvier 2022.

L'exposition de Hugo Capron à l'École d'art de Belfort.
— 14 octobre – décembre 2021.

Les événements autour des expositions sont susceptibles d'être modifiés en fonction de la situation sanitaire. L'équipe du 19, Crac met toute son énergie au service de la réalisation des expositions et des événements qui les accompagnent. Nous espérons pouvoir partager cette programmation avec le plus grand nombre.
Toutes les actualités mises à jour sont à retrouver sur notre site internet le19crac.com et les réseaux sociaux.

Le 19, CRAQ

Centre régional
d'art contemporain de Montbéliard

Le 19, Crac et les artistes remercient le Creux de l'Enfer centre d'art contemporain, AWARE Archives of Women Artists, Research and Exhibitions, Moly-Sabata, le Centre céramique contemporain de La Borne, la Fondation Bullukian.

1^{er} de couverture : Julie Chaffort, *Printemps*, vidéo, 7min40, HD, couleur, son stéréo, 2020.
4^e de couv. : Hélène Bertin, *Le Jardin des paniers* (détail), 2020. ©Vincent Blesbois.



Le 19, Centre régional d'art contemporain
19 avenue des Alliés, 25200 Montbéliard
Tél. 03 81 94 43 58 – www.le19crac.com

Mardi-samedi : 14h-18h,
dimanche : 15h-18h.
Fermé lundi et jours fériés.



Centre d'art contemporain d'intérêt national. Dépôt légal : 2^{ème} trimestre 2021. Issn : 1957-0856